

JEAN-MARIE
BARNAUD

Sous l'imperturbable
clarté

Choix de poèmes 1983-2014

Préface d'Alain Freixe



nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

JEAN-MARIE BARNAUD

Sous l'imperturbable clarté

Choix de poèmes 1983-2014

Préface d'Alain Freixe

nrf

GALLIMARD

© *Cheyne éditeur*, 1983, 1985, 1987, 1990, 1994, 1996, 1998,
2001, 2004, 2009 et 2014.
© *Éditions Gallimard*, 2019, pour le choix et la présente édition.

Couverture : D'après photo © Laurent Colonna.

AVANCER DANS LE JOUR
AVEC JEAN-MARIE BARNAUD

« Même si le grand chant ne doit plus reprendre,
Ce sera pure joie, ce qui nous reste :
Le fracas des galets sur le rivage,
Dans le reflux de la vague. »

WILLIAM BUTLER YEATS

Jean-Marie Barnaud est un auteur discret. Il ne s'est jamais précipité à la publication. Il a toujours préféré la lenteur endurente, obstinée, au danger de se payer de mots avec les bateleurs d'estrade. Il a toujours préféré accueillir les frêles lueurs plutôt que le bruit tapageur d'une lumière qui ravage jusqu'aux ombres, si essentielles pourtant à sa qualité. Et puis ne sont-elles pas le fruit même de notre exil ?

Discret et fidèle. Avec Sous l'imperturbable clarté, on a devant soi un livre qui se présente comme une anthologie de ses œuvres poétiques regroupant des extraits de onze des treize livres, sans compter les rééditions, publiés par Cheyne éditeur entre 1983 et 2014 et présentés dans leur suite chronologique. Au-delà de l'œuvre poétique, on pourrait évoquer des romans : Le Censeur (Gallimard, 1992), Aral (L'Amourier, 2001), un récit épistolaire, Un tombeau pour Félicien (Deyrolle, 1996, puis Verdier),

des nouvelles : Récits de la vie brève (L'Amourier, 2004), L'Effigie et autres carnets (L'Amourier, 2012). Je dirai peu de son activité éditoriale – il a participé à la création de la collection « Grands fonds » chez Cheyne éditeur et l'a dirigée – comme de son activité critique, pourtant si importante dans les revues de poésie, la radio et l'association Podio à Grasse, ou en tant que membre fondateur de la revue en ligne remue.net (plus de cent articles).

Je me suis plu à imaginer son désarroi quand on lui a proposé de revisiter ses livres, résultat de ce qu'entre nous nous appelons souvent « travail » tant c'est toujours d'un chantier qu'il s'agit.

*

« Qu'on ne me dise pas que je n'ai rien dit de nouveau, la disposition des matières est nouvelle. »

BLAISE PASCAL

Revisiter, c'était retourner voir ses livres, les relire, les écouter de nouveau pour y découvrir du nouveau. Se relire, c'est entreprendre une marche au pays d'hier, reprendre pied en terre d'oubli, s'arrêter ici ou là, tendre l'oreille et tenter d'entendre à nouveau siffler la lame du désir. Dès lors ce n'est pas un simple retour en arrière mais une véritable marche en avant, une manière de creuser, de pousser plus avant la vie et ce souffle intérieur qui la porte.

Je l'imagine les relisant, dans cet état de dorveille propre à réactiver le désir ancien. Je l'imagine progressant d'extrait en extrait, ajustant ces passages non comme les marches d'un escalier, ce qui pourrait laisser croire que

l'itinéraire suit une pente ascendante et que l'on progresserait d'année en année vers je ne sais quelle perfection toujours plus approchée, mais comme on fiche en terre ces hautes pierres, ces poteaux d'angle qui marquent un passage. Autant de bornes qui ne bornent pas, qui ne servent qu'à cadrer l'écart, la préparation au bond, au saut de côté. Je l'imagine ménager et ajuster ces passages car c'est cela qui frappe : alors qu'on s'attendait à la juxtaposition de quelques morceaux choisis, on se trouve devant une œuvre à part entière, soigneusement composée. Au-delà de l'aspect morcelé que le sommaire semble indiquer, Sous l'imperturbable clarté forme un tout qui ne se laisse pas réduire à l'ensemble de ses parties, même si l'on peut goûter tel ou tel extrait à part des autres. Nulle mécanique ici mais un tout vivant qui laisse échapper son sens, soit ce vide germinatif où naît le vent qui anime la traversée. L'impossible traversée.

*

« L'éternité est amoureuse des ouvrages du temps »

WILLIAM BLAKE

Comme on s'arrête en lisière de bois ou sur le seuil d'une porte avant d'entrer, arrêtons-nous un instant sur ce titre : Sous l'imperturbable clarté.

Si imperturbable soit-elle, cette « imperturbable clarté » ne saurait être sempiternelle. Elle serait plutôt « don furtif », quelque chose de l'ordre de l'éclat. Ainsi son éternité ne nous parvient que par à-coups. Le vent de la surprise, l'air de la rencontre, la descendent.

C'est toujours un rien qui survient. C'est toujours un rien qui suffit à ébranler la terre, à convoquer sans le savoir le retour de « la fidèle » : parions pour cette feuille qui tremble, cette chandelle de glace dans les sapins dont le vent léger fait musique... Rien, un frémissement, quelques vibrations, cela suffit pour que le monde s'ouvre. Bref instant dans un regard purifié de tout désir d'appropriation, courte fête d'un éclat de jour.

Autant d'instants, autant de « don(s) furtif(s) », autant de matinées de printemps.

C'est une « clarté seconde » qui « sous la lumière pâlis-sante/(...) se fait jour ». C'est « celle qu'on attendait », « la gracieuse », « l'appelante des sourires ». C'est « la fuyante » dont on va chercher à saluer « le passage » car elle ne reste pas. Elle ne s'établit pas comme à demeure. Elle se donne comme un bruit de source qui se fait entendre, devant nous, dans le monde quand il sourit.

Le temps de son passage, c'est comme « voix » que se donne cette clarté. Une voix, certes, « mais quelle », questionne Jean-Marie Barnaud. Oui, qu'est-elle cette voix qui nous porte ?

C'est la voix de ce qui est. Voix de l'éblouissante dans sa violence d'éclair. Voix qui nous atteint, qui entre si fort en nous qu'« on voudrait presque éteindre l'incendie ». Aussi reste-t-on sur le seuil de ce « souffle », de cette « note tenue », près de quelque chose « qui ne parle pas en langue/comme on enchaîne les signes », quelque chose qui « n'a ni visage/ni forme », quelque chose comme une patience. Et entêtée. Endurante. Toujours à sombrer dans le silence et à renaître de lui, des ruines où on croyait l'avoir vue s'égarer. Quelque chose qui revient. Quelque

chose de fidèle que Jean-Marie Barnaud nomme parfois « la constante » ou « la demeurante ».

Et cette voix dit la patience qui aime à répéter que l'aurore n'est pas de nous. Et qu'à la chercher, comme n'importe quel but, nous la perdrons dans la mauvaise fatigue des réussites amères ; que quelque chose n'advientra d'elle que dans le « laisser porter », le « laisser venir », le « laisser passer » dans « l'épreuve des saisons », que cette patience d'amour, si elle n'amène pas toujours ce vers quoi elle est tournée à se tenir debout, présent, devant nous, elle nous engage pour le moins dans l'ouverture par où il peut nous advenir.

*

« Rester/dans ce qui reste/après le
feu/résidu/seule racine du chant possible. »

JOSÉ ÁNGEL VALENTE

Finale­ment, c'est moins le monde qui importe que sa touche, son point de touche, là où le feu prend, où les mots brûlent. Là, écrire fera office de contre-feu, de contre-attaque, de reprise. Écrire dans l'après-coup de ce déficit de langue, souffle coupé. Écrire comme remonter au jour, reprendre pied dans les mots et produire une sorte de choc en retour dans/au travers d'une langue bouleversée tant il aura fallu articuler, tailler, ajuster...

Écrire, répondre à ces appels du réel, à ce qui inattendu surgit, à ce quelque chose qui arrive et demande à être porté dans le dire, dans une expérience de l'impossible à dire, est l'affaire du poème, parfois de cet art du bref où les mots iraient se défaisant, laissant passer

ce « ah ! » des choses quand, étonnées, elles surgissent comme elles sont. Ainsi en va-t-il de ces signes de vie inscrits dans les extraits de Sur le carnet de Marion. Mouvante, la lumière s'y trouve comme scellée alors qu'elle garde son allégresse. La douceur bouleversante du temps qui passe, son envolée, vous rudoie comme ce bond de genette qu'on imagine et qui vient surprendre la bécasse fatiguée. Ce sont là moments de chance, lampes de nuit allumées dans le jour, frêles et brillantes comme si la vie se frayait un passage entre les interstices des murs qui nous emprisonnent – flux des images médiatiques, préjugés, concepts... – tels ce « diamant du frelon » qui « lézarde/l'amandier » ou ces « chiens » qui « en voyant la neige (...) / ont ri » ou enfin cette « haleine du dehors / baiser sur les yeux ». On voit combien écrire peut être l'affaire de cette « transaction secrète » dont parlait Virginia Woolf, « d'une voix répondant à une autre voix », voix du poème. Voix secrète « semblable au commerce des amoureux ».

On lit Jean-Marie Barnaud et très vite, ça y est. Comme en montagne, quand tout va bien et que, tout à coup, on est dans le rythme. Emporté. Voilà qu'on se laisse rythmer par le rythme de l'autre : poème, montagne ou corps : on lit, on marche, on aime. On est présent.

Très vite on ne peut plus douter qu'il y ait là une « voix sous le texte », une voix dans cette écriture, une présence singulière. Un ton. Une manière syncopée de phraser, d'articuler, de rythmer, reconnaissable à l'œil comme à l'oreille. Avec une grande sobriété dans la vibration, avec discrétion et justesse, fraîcheur et modestie, Jean-Marie Barnaud met en place une ambiance traversée de lueurs,

une atmosphère d'air salé, venteux, quelque chose qui par moments claque, quelque chose qui prend sa source entre marche et navigation.

Ici on n'élève pas la voix. On se tient plutôt du côté de la retenue, du côté du murmure, cette manière de parler « toujours d'un peu plus loin ». Ton intime. Ton de la confiance comme si l'on parlait à quelques amis dont les visages s'effacent dans la pénombre qui gagne sous la lampe, mais ton d'une présence active, d'un mode d'être dans le temps. Douceur de cette parole, celle d'un rythme que la main laisse échapper sans en savoir plus sur ce qui va arriver. Main tremblante. Main heureuse.

Ce ton, dans son obstination à tenter de donner parole à « la plus belle des voix.../qu'aucune autre entendue », s'entend. Cela ne trompe pas. Vous arrête. Vous saisit. Ne s'oublie pas. Comme si de poème en poème quelque chose d'indéfinissable finalement, sinon par ses courbes, comme si une sorte d'euphonie s'emparait avec douceur de notre intimité, une simplicité d'où émanerait l'évidence nous enveloppant, comme si quelque chose trouvait en nous à se dénouer, quelque chose qui « (renouant) la mélodie de notre âme », selon les mots de Mallarmé, nous accomplissait.

Dans les poèmes de Jean-Marie Barraud, un chant toujours se retient, fait sourdine dans les déchirures. Et si l'on sent passer comme un air de mélancolie, si celui-ci serre le cœur parfois, toujours il espace l'âme, la rendant à ses souffles. Nul épuisement du désir ici, nulle faillite de l'énergie mais, au contraire, une fidélité à l'acte d'écrire, une décision irrévocable de ne jamais renoncer à trouver une issue comme il a été dit dès l'origine : « Il faudra bien un jour percer ce brouillard / sur les choses » !

Oui, il y a un ton Jean-Marie Barnaud. Une force rythmique tient ses poèmes.

Quelque chose comme de l'air, des souffles qui porteraient le poème dans Le Beau Temps. Parce que le ton est ce qui ancre un poème dans la singularité d'un nœud rythmique, que ce rythme est ce qui le tient, le soutient et le porte, la poésie intègre le temps dans cet édifice verbal qu'est le poème avec son architecture, composition visuelle distribuée en unités qui s'équilibrent les unes les autres. Et parce que le rythme est premier dans le poème, alors le temps se trouve comme remis en route. Ses aubes tournent. Ses eaux chantent sans enchanter parce que la vie passe et que, par un phénomène d'irisation, la pensée peut apparaître. Et la joie venir.

*

« La joie est le sceptre de l'enfant »

EMILY DICKINSON

La joie ? La belle querelle de Jean-Marie Barnaud pour qui il s'agit de se demander comment vivre et où trouver la joie, étant entendu que ce devrait être là notre premier souci. Si bien que lorsqu'elle passe, quand « on est présent à plus grand que soi », selon les mots de Gilles Deleuze, nous avons à nous abandonner, à rendre grâce à « une main de bonté » qui pour rien, « contre toute raison », nous met imprévisiblement en présence du « tremblé/qui passe là ».

J'aime le pari que tient Jean-Marie Barnaud : parler pour la joie. Non celle qui console – il y a de l'inconsolable ! – et dont nous déplorons trop souvent l'absence,

prisonniers que nous sommes de nos passions tristes, mais l'autre, la libre, l'éclatante, la passante, celle qui est du côté de la « bourrasque », celle qui « folle / (...) court sa chance / loin des beautés somptuaires », celle qui réside dans le passage de la nuit que nous endurons à l'aube qui pointe enfin, joie qui va légère mais impérieuse faire la nique aux désespoirs muets, aux narcoses du cœur, aux vies si avares que la durée n'y est plus que l'ombre portée de la mort.

Audace, ardeur et ferveur : « Toi qui chemines / il n'y a pas de chemin / le chemin se fait en marchant », disait Antonio Machado. J'aime cette allégresse de qui marche ainsi, de qui franchit les passes sans savoir où il va si ce n'est vers son secret : « Tu marches (...), écrit Jean-Marie Barnaud, tu ne sais où tu vas / dis-tu / tu vas vers ton secret / telle est l'audace / cela suffit pour une joie. » Cette joie apporte avec elle une orageuse jeunesse. Celle de l'enfant qui court devant, image du temps qui depuis Héraclite joue au tric-trac, enfant à qui Jean-Marie Barnaud accorde à la fin de ses Fragments d'un corps incertain « la royauté », comme si c'était lui qui allait faire, à force d'innocence et d'oubli, ce que la main qui écrit peine à articuler. De même que le poète revient à la poésie par l'entremise d'une voix qui le remet au monde, de même la poésie de Jean-Marie Barnaud, voix bleue qui soulève la langue, remet « le jour » dans ses « enfances », là où le temps s'ouvre et nous porte au-devant de nous-mêmes, où il y aura à inventer toujours nouveau le chemin. Oui, « cela suffit pour une joie », celle de parier pour la vie. Une vie perpétuellement en éveil, vie passante et qui, forte d'un savoir sur l'être, sait coudre à elle la mort comme ce qui, loin de la nier, l'entretient – on pourra alors la saluer comme « la bienvenue » ! – à

l'égal de ce vent qu'on aime pour la couleur et le tranchant qu'il donne à la lumière et le feu qu'il redonne aux vieilles braises restées là à attendre sous la cendre.

*

« L'art est, comme la prière, une main tendue dans l'obscurité, qui veut saisir une part de grâce pour se muer en une main qui donne »

FRANZ KAFKA

Telle est la parole de poésie, parole vivante, parole vibrante qui contre tous les effondrements d'aujourd'hui, les menaces sur demain, tient le pari de la joie, cette prise d'éternité éphémère !

À saisir puisque aussi bien elle est « moitié à celui qui parle, moitié à celui qui écoute » selon Montaigne et que, finalement, Rabelais avait bien raison dans son Quart Livre de faire dire à Pantagruel que « donner parolles estoit acte des amoureux ».

Il est des livres qui vous tiennent non à distance mais dans la distance, ceux-là vous imposent une posture. De passer avec elle, alors la poésie passe comme un ruisseau libre, vivant, rapide, sans jamais s'étaler avec l'eau d'un fleuve. Et quand elle passe, vif courant, « la gracieuse » dans le poème qui la cherche sans l'attendre, on la reconnaît chaque fois sans en connaître plus. Ne reste que son passage. La ferveur des pas. La fraîcheur de l'air. La douceur de la lumière. Cela suffit un temps du moins contre la mort, les misères et tout le malheur. Cela suffit pour tenir en nos temps d'ombres menaçantes.

Sous l'imperturbable clarté *est un livre fraternel, un de ces refuges que l'on rencontre en montagne, abri précaire dans un de ces lieux de passage où l'on va faire halte, refaire son plein d'énergie avant d'affronter, reposé et léger, le sentier dont l'invention éclairera la lumière indécise du matin. « Contre les jours pâles » vers « notre chance peut-être » ! « En avant, route ! » comme disait l'autre, et que dans cette injonction on entende les souffles qui accompagnent celui qui dit colporter du vent dans sa marche, le poète, carrejaire de vent !*

ALAIN FREIXE

SOUS L'ÉCORCE DES PIERRES

(1983)

« Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres »

GÉRARD DE NERVAL,
Les Chimères, « Vers dorés »

I

LE DIT D'OLIVIER DE SERRES

Il faudra bien un jour percer ce brouillard
Sur les choses
Nous
Devenus si myopes
À présent que la hache
De l'aube
Ne siffle plus à nos épaules
Le même éclair tout à fait

Cependant les heures sont comptées

On peut bien dire
En passant
Les rousseurs de l'automne
Et regarder l'essaim des feuilles
Abandonnées
Une joue contre terre
Et l'autre
Exposée à Dieu sait quel souffle
Glacé qui les anime encore

Voir en passant
Au coin de l'œil des vieux
Cette larme unique
Non de froid mais de
Silence
Entendre leurs voix humides
Qui trébuchent

On peut bien en passant
Sacrifier au feu ce fagot
De l'autre été
Sans trop s'inquiéter
De son âme
Où veillent invisibles
Les caresses du vent naguère
Comme reposent en paix les cils
Sans un regard
À l'autre versant du lit

On peut bien
En passant
Célébrer le passage
Avec des mots qui font signe
Comme un vol d'oiseaux
Uniques
Et confondus

(sait-on où vont les oiseaux
et pourquoi ils se dispersent
comme des flammes
dans le tremblé d'un cœur
qui se déchire)

Or nous autres
Migrateurs
Saurons-nous voir
D'un œil d'oiseau
La rosée moirer la hampe
Des simples
Les pierres patientes
Leur humilité

Afin que s'accomplisse
Dans l'évidence
Une parole d'Olivier

*La paille des chaumes et éteules
Restante droite
Des bleds
Se meslera avec la terre*

II

LE DIT DE LA PIERRE

« J'ai l'argile au fond des yeux »

ALAIN FREIXE

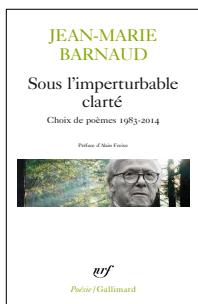
1

Interdit
Viendra ce temps
Dernier serpent de chaîne
À l'œil de l'écubier
Dernière écume
À notre proue
Dernières eaux vivaces
Sous les heures grillagées

Point de roman possible en ces temps-là
Il n'y aura plus rien
À raconter
Aucune aventure
Peut-être simplement accueillir
L'éclair
Ouvrir les mains
Racler un peu d'argile
Tracer d'ultimes signes
Tôt effrangés comme des cendres
Pour rappeler qu'un jour nous fûmes
L'un à l'autre
Comme on court à la mer

(mais comment dénombrer tous ces soleils
vécus ensemble
complices de nos visages tendres
et accordés
comme ces chevaux
qui se cambraient l'autre matin
naseaux fumants dans la leçon du givre)

AUX ENFANCES DU JOUR	131
6. « <i>Où donc est-elle...</i> »	133
7. « <i>Tous les regards à ces mots trembleraient...</i> »	144
BLEU ET QUOI D'AUTRE	159
V. « <i>Vieux affûte ton regard...</i> »	161
VI. « <i>Maintenant c'est l'hiver sur ta page...</i> »	168
VII. « <i>Vieux/si tu te tais...</i> »	173
VENANT LE JOUR	183
III. Notes de marches et de nuits	185
V. Venant le jour	192
FRAGMENTS D'UN CORPS INCERTAIN	205
III, 3. « <i>Les lieux aussi sont corps mêlés...</i> »	207
IV, 1. « <i>Alors tu t'étais perdue...</i> »	213
2. « <i>Vienne la musique...</i> »	223
LE DON FURTIF	229
La paix des chênes	231
Le don furtif	236
1. « <i>C'est à nouveau...</i> »	236
2. « <i>On n'est pas de taille...</i> »	239
3. « <i>Quelqu'un parle...</i> »	240
4. « <i>Pourtant/ quand la lumière...</i> »	241
5. « <i>Toujours ce même geste/ du matin...</i> »	243
L'hôte	245
LETTRE À G. L.	255
<i>Notice bio-bibliographique</i>	261



Sous l'imperturbable clarté
Jean-Marie Barnaud

Cette édition électronique du livre
Sous l'imperturbable clarté de Jean-Marie Barnaud
a été réalisée le 5 septembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072859229 - Numéro d'édition : 356435).
Code Sodis : U28588 - ISBN : 9782072859267.
Numéro d'édition : 356439.